

Perse. Les descendants du fils maudit ne maintinrent leur puissance qu'en Afrique et particulièrement en Égypte, où s'éleva la plus florissante de leurs colonies. Et même encore là, dans la suite des siècles, les effets de la malédiction paternelle ont fini par les atteindre... Si la famille de Cham subsiste encore dans un certain nombre de pays et y forme toujours le fond de la population, nulle part, depuis des centaines d'années, elle n'a une vie propre et nationale et ne forme un état indépendant. Les descendants de Cham furent les premiers, après le déluge, à marcher dans la voie de la civilisation matérielle, qu'ils poussèrent à un haut degré de développement. Mais s'ils avaient sous ce rapport des aptitudes remarquables, leur race garda toujours l'empreinte des tendances dépravées et grossières qui avaient attiré sur Cham la malédiction paternelle. Les peuples chamites ont été tous profondément corrompus¹. Leurs religions ne sortaient pas du matérialisme le plus absolu, exprimé sans pudeur, par des fables révoltantes et par des symboles d'une inconcevable obscénité². Aussi le triomphe des familles de Sem et de Japhet a-t-il été partout la substitution d'une civilisation plus haute et plus épurée à celle que les Chamites avaient établie, l'avènement d'une morale plus pure et d'une religion plus spirituelle, même au milieu des erreurs de l'idolâtrie³. »

Une preuve de l'état de civilisation auquel étaient arrivés les Chamites, c'est l'invention de l'écriture, léguée par eux

¹ Il est juste cependant de faire quelques restrictions en faveur des Égyptiens. Du moins n'ont-ils pas été plus corrompus que les Grecs et les Romains.

² D'après E. Lefebvre, *Le Cham et l'Adam égyptiens*, dans les *Transactions of the Society of Biblical Archaeology*, t. ix, 1889, p. 167-181. Cham aurait été en Égypte le dieu impur Khem.

³ Fr. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, t. 1, p. 99-100. Sur les origines de la civilisation babylonienne, cf. E. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, 1884, t. 1, p. 137.

aux Sémites qui les supplantèrent en Chaldée, et dont l'origine touranienne est aujourd'hui reconnue par beaucoup d'assyriologues¹. Par ce legs fait à leurs vainqueurs, ils ont laissé sur ce sol, dont ils avaient été les premiers maîtres, l'empreinte ineffaçable de leur domination. Jusque sous Nabuchodonosor, les noms des villes de la Chaldée s'écrivaient par des signes qu'on prononçait en leur donnant un son sémitique, mais qui n'avaient leur véritable sens que lorsqu'on leur attribuait le son et la signification accadienne. Il en était de même pour les noms des dieux².

Quant à l'origine babylonienne de la civilisation de l'Assyrie, elle est incontestable. Les traditions de Ninive sont essentiellement chaldéennes; partout, sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, on rencontre la même religion, le même culte, la même langue, la même écriture, la même civilisation, les mêmes usages. M. Place a donné du fait que nous établissons ici, une preuve frappante, empruntée au mode de construction usité au nord de la Mésopotamie : « Nous allons rechercher, dit-il, pourquoi les Nimivites ont adopté l'argile, et surtout l'argile crue (dans leurs édifices), de préférence à toute autre substance. Les matériaux de différentes classes ne leur manquaient pas : la pierre de taille, le gypse, bien plus durs, plus résistants, et par conséquent plus convenables que l'argile pour élever de grands édifices, se trouvaient sur chaque point de leur territoire. Ils en ont même fait usage, en de rares occasions, il est vrai, mais enfin ils les possédaient et ils ont prouvé qu'ils savaient les utiliser. Quels motifs ont donc pu les déterminer à limiter ainsi leurs moyens d'action?... L'usage exclusif de l'argile s'explique sans peine en Babylonie, » où la pierre fait défaut, mais il n'en est pas de même en Assyrie. La rive

¹ Excepté MM. Joseph Halévy, Stanislas Guyard, Frd. Delitzsch et quelques autres. Voir plus haut p. 173-176.

² Voir plus haut, p. 170, note.

droite du Tigre, sur laquelle s'élève Mossoul (l'ancienne Ninive), est formée d'une haute falaise, coupée à pic à divers endroits, où, de la base au sommet, la roche calcaire se montre à nu. Ce banc de gypse se prolonge sur la rive gauche et s'étend sous toute la plaine. Souvent, pour extraire les pierres des sculptures, les Assyriens ont eu la faculté d'exploiter la carrière à ciel ouvert; ils auraient pu même y prendre des moellons et en fabriquer des murs, s'ils avaient été portés à bâtir en pierre. L'emploi de cette substance ne les embarrassait pas non plus, à en juger par la coupe, la pose et la dimension des blocs qu'ils sont parvenus à dresser. Les taureaux monolithes, placés en avant de plusieurs entrées, témoignent, par leur masse et par leur nombre, de l'habitude qu'avaient les constructeurs ninivites de manœuvrer les pièces colossales. Ainsi la prohibition systématique de la pierre dans le corps de la bâtisse ne tient pas au manque de matière ni à l'inexpérience des Assyriens, mais aux traditions de race.

« Ninive n'avait rien perdu des traditions ni des usages de son origine : dans ses constructions notamment, elle conserva les habitudes artistiques qu'elle avait emportées de la Babylonie... Leur œil était habitué à certaines formes, et leur goût, façonné de longue main à un certain genre d'ornements. Il fallait donc, dans leurs demeures, des distributions en rapport avec leurs besoins et une décoration conforme au sentiment qu'ils avaient de la beauté des lignes. Mais aussi tout est lié en architecture : les distributions intérieures, le système de couverture, les ornements du dedans et du dehors se rattachent naturellement à la construction, et sont alors une conséquence forcée de la nature des matériaux. Bâtissant comme les Babyloniens, ayant à répondre aux mêmes nécessités de goût et de service, les Ninivites ont employé les mêmes matériaux et les ont appareillés d'après les mêmes principes. Ils se sont montrés

imitateurs si constants, ou plutôt si bons copistes de leurs ancêtres, que là même où le besoin de collines artificielles ne paraît pas manifeste, ils n'ont pas hésité à élever, comme en Chaldée, d'énormes monticules afin d'y édifier leurs palais¹. »

La civilisation assyrienne est donc fille de la civilisation chaldéenne, comme nous l'apprend la Genèse.

Le pouvoir appartient à la ville bâtie sur l'Euphrate, avant d'appartenir à la ville que baignaient les eaux du Tigre, tant que la colonie du nord ne fut pas assez forte pour se séparer de la mère-patrie et se proclamer indépendante. Par la suite des temps, Ninive, plus virile, plus belliqueuse, plus endurcie aux fatigues et plus habituée aux privations, tint sous son joug l'opulente et luxueuse Babylone, mais la prépondérance ne passa que graduellement du midi au septentrion, comme l'insinue la Genèse, disant de Résén : « C'est là la grande ville², » paroles importantes qui démontrent l'ancienneté de ce chapitre x et peuvent suffire à elles seules pour réfuter tous les critiques allemands qui ont imaginé de reculer jusqu'à l'époque des Rois la rédaction de la Table ethnographique, c'est-à-dire, à une époque où depuis longtemps Résén n'était plus la grande ville. Un grand nombre d'interprètes, chrétiens et autres, faisant violence à la phrase biblique, ont voulu rapporter la phrase : « c'est là la grande ville, » non pas à Résén, mais à Ninive, parce que l'histoire, telle qu'elle était connue il n'y a que quelques années encore, nous parlait beaucoup de la grandeur de la ville de Sennachérib et de Sardanapale, et était muette sur la grandeur de Résén. « La phrase de la Genèse, dit M.

¹ Victor Place, *Ninive et l'Assyrie*, t. 1, p. 214-217.

² Gen., x, 12. — Avant Résén, la Genèse, x, 11, nomme Rehobôt (Vulgate : *plateas civitatis*). Voir, sur cette ville, W. Fr. Ainsworth, *Euphrates Expedition*, 2 in-8°, Londres, 1888, t. 1, p. 369 et suiv. — Quelques savants nient l'existence d'une ville de ce nom.

Oppert, est antérieure à la fondation du premier empire chaldéen, à la fin du XXI^e siècle avant Jésus-Christ, et beaucoup plus antique que la splendeur de la grande Ninive¹. »

Avant donc que Ninive et Kalach fussent les capitales de l'Assyrie, Résen avait joué le premier rôle dans l'histoire de ces contrées. Mais son éclat s'est éteint dans la nuit des temps; elle était déjà déchue, à une époque que l'absence des documents originaux empêche de préciser. On n'a pas même retrouvé son nom dans les textes assyriens². « Néanmoins il s'est perpétué et nous le retrouvons, dit M. Oppert, là où nous ne l'aurions pas cherché, dans Xénophon, qui parle de Larissa comme d'une ancienne ville ruinée et jadis habitée par les Mèdes... Larissa rappelle fidèlement le nom de Résen, et, il y a longtemps, Bochart a déjà rapproché ces deux noms avec raison.

» Résen était situé entre Kalach et Ninive, c'est-à-dire, entre Nimroud et Koyoundjik, non sur les bords du fleuve, mais à l'intérieur des terres, à six heures de Mespila ou de Khorsabad. Je crois reconnaître cette localité dans un des tumulus très élevés qui couvrent la plaine, entre Ninive et Karamlès ou Karakouch; je penserais à Karamlès même, dont le tumulus convient tout aussi bien que celui de Nimroud, si cette ruine n'était située un peu trop à l'est, pour justifier l'expression de la Genèse; en outre, elle est trop éloignée du fleuve. La ville de Kalach³ est sûrement Nimroud⁴, la ville de Ninive, sûrement Koyoundjik, la ville de

¹ Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. II, p. 83.

² L'inscription de Sennachérib, dite de Bavian, ligne 7, nomme une ville de *Ri-is-i-ni*, *Risin*. M. Sayce a supposé, *Academy*, 1^{er} mai 1880, et *Fresh Light*, p. 43, que ce pouvait être Résen.

³ Kalach n'est pas nommé par les auteurs classiques, mais ils mentionnent la province à laquelle cette ville avait donné son nom, *Calachênê* dans Strabon, xvi, 1, 1; *Calacinê* dans Ptolémée, *Geogr.*, vi, 1.

⁴ Voir la description de Nimroud dans Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 309.

Résen, dont le nom de Larissa n'a été qu'une déformation grécisée, se trouve entre elles; donc Larissa n'est pas Nimroud... Larissa est la ville antique de Résen, probablement Karakouch¹. » Nous n'avons cependant encore aucune preuve certaine de l'identification de Résen².

Le fondateur de Résen fut Nemrod. C'est la dernière ville bâtie par lui que nous fasse connaître la Bible. Son royaume s'était d'abord composé de Babylone, d'Érech, d'Accad et de Chalanné, dans la terre de Sennaar³. Les textes cunéiformes ont fait revivre plusieurs de ces noms, ensevelis depuis des siècles sous des monceaux de ruines avec les briques sur lesquelles ils sont écrits. Ces noms toutefois sont en général exprimés par des signes idéographiques, ce qui crée des difficultés graves pour leur identification.

Ainsi le nom du pays dans lequel étaient situées les villes que nous venons de nommer, le Sennaar, en hébreu *Šin⁴ar*, ne s'est pas encore rencontré écrit phonétiquement dans les inscriptions assyro-babyloniennes, de sorte que sa prononciation, dans la langue indigène, ne nous est pas sûrement connue, quoique nous connaissions les signes par lesquels il est exprimé dans l'écriture. D'après une conjecture ingénieuse de M. Oppert, le nom de Sennaar aurait à peu près le même sens que celui de Mésopotamie et signifierait « les deux fleuves, le pays situé entre les deux fleuves. » Cette explication s'appuie sur les signes mêmes par lesquels ce pays est désigné. On a rencontré, dans plusieurs inscriptions, un groupe idéographique, où le déterminatif

¹ Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, 82-83.

² E. Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, édit. de 1883, p. 100; G. Rawlinson, *Biblical Topography*, in-16, Londres, 1887, p. 50-52.

³ Gen., x, 10.

⁴ שִׁנְעָר, Gen., x, 10.

de pays, *mat*, est répété deux fois, et suivi de RA qui marque l'inondation et l'arrosage, par exemple dans cette inscription de Bélochus IV (Rammannirar) : « Je suis Bélochus, fils de l'arrière-petits-fils de Salmapasar III, qui a conservé le temple de *mat mat RA*, qui est le berceau du pays¹. » Ce *mat mat RA*, dit M. Oppert, doit être le pays doublement arrosé, le pays des deux fleuves, le Sennaar².

D'autres savants, frappés de ce fait que le nom de Sumir, si fréquent en assyrien, ne se rencontre jamais en hébreu, tandis que le nom de Sennaar, si usité en hébreu, ne l'est point en assyrien, ont été amenés à admettre que le Sumir chaldéen n'est pas différent du Sennaar biblique. Fr. Lenormant a donné à cette opinion, sinon une entière certitude, au moins une très grande probabilité. « Le trait le plus original et le plus curieux de la phonétique accadienne, dit-il, en ce qui touche aux consonnes, est sans contredit la permutation de *ng* et de *m*. Nous en avons des exemples aussi probants que possible : les deux formes parallèles *dingir* et *dimir*, pour dire « dieu ; » les formes exactement parallèles *gingira* et *gimir* pour un surnom de

¹ Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 332.

² M. Oppert décompose *Sennaar* en שְׁנַי, *šené*, deux, et נַהָר, *nâhâr*, fleuve, *Études assyriennes*, p. 157; *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 259; t. II, p. 89 et 98. On peut objecter contre cette étymologie qu'il y a un *ain* dans *Sin'ar*, tandis qu'il y a un *hé* dans *nâhâr*. M. Eberhard Schrader, dans ses *Keilinschriften und das alte Testament*, 1872, p. 34, a proposé une nouvelle explication du mot de *Sennaar*. Il admet, comme M. Oppert, que le redoublement inusité du signe *mat* indique la dualité, mais il considère le signe RA comme un complément phonétique, qui n'a d'autre fonction que de marquer le son de la dernière syllabe, et il lit le groupe entier *sani-iri* ou *sanai-ira* (duel) c'est-à-dire, « le pays des deux villes. » Il reconnaît du reste que cette expression désigne le pays de Sennaar, où s'élevaient, entre les deux fleuves, les villes de Sumir et d'Accad. Cette étymologie conserve le *ain* qui disparaît dans l'explication de M. Oppert. Voir *Die Keilinschriften und das alte Testament*, p. 34.

la déesse Istar. — Ce fait linguistique emporte avec lui une conclusion d'une grande importance historique, qui n'a pas échappé aux savants de l'école anglaise, en particulier à M. Haigh et à M. Sayce. C'est l'identité du nom du peuple qui, dès la plus haute antiquité, formait à côté des Accadiens le second élément du dualisme de la population de la Babylonie et de la Chaldée, *Sumeri* ou *Sumer*, et du fameux nom de la géographie primitive de la Genèse, *Sin'ar*, *Sennaar*. — *Sumeri* est en effet l'altération d'une forme primitive *Sungari* ou *Sungiri*¹ et dans *Sin'ar*, le *ain* remplace certainement un *g* de l'orthographe accadienne, comme dans le *lahomor* du nom Chodor-lahomor, qui est l'appellation du dieu élamite *Lagamaru*. Ceci est confirmé par un précieux passage d'Abu-l-Faradj², qui dit que Sennaar, c'est Samarra; passage qui se joint à la mention d'une ville de Sumere dans le voisinage de Ctésiphon, par Ammien Marcellin³, pour prouver la conservation traditionnelle du nom des antiques Sumirs, dans la contrée où s'élève aujourd'hui Bagdad. J'ajoute que le même passage d'Abu-l-Faradj est le seul endroit, où, l'on ne sait d'après quelle source, se soit maintenu un écho du rôle de la population des Sumirs dans la formation de la culture chaldéo-babylonienne, car l'auteur ajoute quelques lignes plus loin que Samirus, contemporain du père de Nachor, fut le premier roi des Chaldéens et inventa les poids et mesures, ainsi que le tissage des étoffes et la teinture⁴. »

Les villes que la Genèse place, dans le Sennaar, au temps

¹ Cf. cependant *Zeitschrift für Assyriologie*, 1887, p. 327.

² *Historia compendiosa dynastiarum*, édit. Pococke, in-4°, Oxford, 1663, p. 18 (traduct. latine, p. 12).

³ Ammien Marcellin, xxv, 6.

⁴ Fr. Lenormant, *Études accadiennes*, 1^{re} partie, p. 26-27. Voir aussi 2^e partie, p. 70; Id., *La langue primitive de la Chaldée*, p. 376. Cf. Sayce, *Records of the past*, t. I, p. 4; E. Schrader, *Die Keilinschriften und das alte Testament*, édit. de 1883, p. 118.

de Nemrod, sont Babylone, Érech, Accad et Chalané¹. Nous n'avons pas à nous arrêter ici sur Babylone : sa situation sur les bords de l'Euphrate a toujours été connue². Il n'en est pas de même des trois autres. On peut dire qu'il n'y a point de ville de l'Asie antérieure avec laquelle des exégètes, hardis et féconds en hypothèses, ne les aient tour à tour capricieusement identifiées. L'épigraphie cunéiforme résoudrait incontestablement le problème, si elle nous présentait les noms de lieux de la Chaldée en caractères phonétiques, mais par malheur il n'en est pas ainsi, et l'on peut élever encore bien des doutes contre les lectures diverses qui ont été proposées. Il sera néanmoins utile de réunir ici les principaux éléments de solution.

Érech (Arach), suivant une opinion très répandue, ne serait autre que la ville d'Édesse, appelée aussi Callirhoé, aujourd'hui Orfa, située dans la Mésopotamie septentrionale, sur le Scirtus, affluent de l'Euphrate. Ce sentiment a été adopté par un grand nombre de critiques, parce qu'il s'appuie sur des autorités très anciennes, quelques-unes très respectables, le Targum de Jérusalem, saint Jérôme et surtout saint Éphrem³, qui était diacre de cette ville. Ce n'est que dans ces derniers temps qu'on a commencé à l'abandonner. Elle a été pourtant soutenue encore de nos jours par Buttmann, Bohlen, Winer⁴.

¹ M. Fr. Lenormant a émis, *Essai sur un document mathématique chaldéen*, n° 23, p. 7, l'hypothèse que le titre de « rois des quatre régions, » porté par les plus anciens rois d'Ur, et puis par les rois d'Assyrie, est une allusion à cette tétrapole,

² Sur l'état actuel, on peut voir : H. et R. Kiepert, *Ruinenfelder der Umgegend von Babylon*, texte et carte, dans la *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1883, Heft 1, ainsi que J. Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. 1, p. 135 et suiv., et J. Ménant, *Babylone et la Chaldée*, p. 175, 177, 261. Cf. G. Rawlinson, *Herodotus*, 3^e édit., t. II, p. 510 et suiv.; G. Perrot, *Histoire de l'art*, t. II, p. 400.

³ S. Éphrem, *Comm. in Gen., Opera syriaca*, t. I, p. 58.

⁴ Winer, *Biblisches Realwörterbuch*, 3^e édit., t. I, p. 292. — Il est cependant probable qu'Édesse n'a été bâtie que du temps de Séleucus.

Mais le texte de la Bible ne permet guère, on l'avoue aujourd'hui, de chercher Érech hors de la Babylonie proprement dite.

Bochart crut reconnaître Érech dans l'Areca de Ptolémée et d'Ammien Marcellin, près des frontières de la Susiane et de la Babylonie, sur les bords du Tigre. Rosenmüller et Gesenius se sont rangés à cette opinion, ainsi que M. Riess dans son *Atlas de la Bible*¹.

Ces opinions sont fausses. On ne peut plus refuser d'admettre aujourd'hui avec Knobel, Bunsen², M. Oppert et plusieurs autres, qu'Érech est la ville d'Orchoé, la Warka actuelle, l'Arku des textes cunéiformes, située sur la rive gauche du bas Euphrate, au sud-est de Babylone. C'est dans ses ruines que lord Loftus³ a découvert les documents originaux les plus antiques que nous possédions jusqu'à ce jour sur la Chaldée, les inscriptions de Ligbagas⁴ et de son fils Dungi; preuve de l'extrême antiquité de cette ville et de son ancienne importance qui s'est maintenue jusqu'au temps des successeurs d'Alexandre, puisque, à côté des textes des Ligbagas et des Dungi, on y trouve les textes les plus modernes, sur lesquels on lit les noms des Séleucus, des Antiochus et des Démétrius, *Siluku, Antiikusu, Dimitrisu*⁵.

¹ Riess, *Bibel-Atlas*, Karte III. — M. Kiepert penche aussi pour ce sentiment (*Onomasticon*, p. 34), à cause de (I) Esdras, IV, 9, qui énumère les « Erchuéens » avec les Perses, les Susiens, les Élyméens et les Babyloniens.

² Knobel, *Die Völkertafel*, p. 341-342; Bunsen, *Bibelwerk*, t. I, p. 26, et *Bibel-Atlas*, par Henri Lange, n° II. — Sur Érech, voir plus haut, p. 247.

³ Loftus, *Travels in Chaldaea and Susiana*, Londres, 1857, p. 139 et suiv.; 160 et suiv.

⁴ Sur ce roi, voir plus haut, p. 217.

⁵ Séleucus IV Philopator (187-176), Antiochus IV Épiphanes (176-164) et Démétrius Soter (162-151). Voir Oppert, *Les inscriptions commerciales cunéiformes*, Société d'éthnographie, 1865. Ces textes sont contemporains

L'identité de cette vieille ville, dont les écrivains grecs ont si souvent parlé sous le nom d'Orchoé, avec l'Érech de la Genèse, est certaine¹. Ce nom même d'Orchoé, qui renferme toutes les consonnes, c'est-à-dire, tous les éléments essentiels du mot Érech, semble appeler à lui seul ce rapprochement². Sir Henry Rawlinson a conjecturé aussi, non sans quelque vraisemblance, que le nom d'Érech n'est qu'une forme particulière du mot sémitique *yareh* qui signifie « la lune. » Ce qui donne du poids à cette supposition, c'est que le nom idéographique de la ville, qu'on lit sur les briques trouvées dans les ruines de Warka, est *Rut-Ki* ou « ville de la lune³. »

Érech paraît avoir été la nécropole des rois de Chaldée; on y rencontre du moins un grand nombre d'anciens tombeaux babyloniens. « Il est difficile de donner une idée, même approximative, du nombre de cadavres accumulés (à Warka). A l'exception du sol qui était occupé par les trois principaux édifices, tout le reste du terrain, les alentours de la ville et le désert qui en est proche, jusqu'à une distance qu'il est impossible de déterminer, sont complètement remplis de tombeaux et d'ossements humains. Aucun autre lieu du monde ne peut, sous ce rapport, être com-

de Plaute et de Térence. L'inscription cunéiforme la plus récente que l'on connaisse est du temps de Domitien. Voir J. Oppert, *L'inscription cunéiforme la plus moderne connue*, dans *Mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne*, novembre 1872, p. 24.

¹ Oppert, *Expédition en Mésopotamie*, t. I, p. 263, 266; t. II, p. 357.

² Le texte hébreu appelle la ville en question אֶרֶךְ, 'Érek, et la Vulgate *Arach*, mais les Septante, qui, comme l'ont prouvé les découvertes assyriologiques, se rapprochent généralement plus que les Massorètes de la véritable prononciation indigène, l'appellent 'Qéç, nom qui a encore plus de ressemblance avec Orchoé.

³ M. Oppert lit cet idéogramme *Arku*. M. Schrader croit qu'on adorait à Érech, non le dieu Sin (lune), mais la déesse Dingirri. Cf. *Die Keilinschriften und das alte Testament*, 1883, p. 95.

paré à Warka : les tombeaux mêmes de l'antique Thèbes ne renferment pas une masse si énorme de restes mortels. Depuis sa fondation jusqu'à sa chute définitive sous les Parthes, pendant 2500 ans au moins, Orchoé semble avoir été un lieu sacré de sépulture pour tout le pays¹. » Des causes diverses qui ont pu contribuer à faire d'Érech le cimetière commun de toute la Chaldée, son antiquité a dû être certainement l'une des principales. Les ruines de Warka sont très considérables, mais elles sont d'un difficile accès, parce qu'elles sont couvertes par les eaux, la plus grande partie de l'année, et qu'on ne peut les visiter que quand le fleuve est en décroissance, depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mars².

Accad a été complètement inconnue des écrivains classiques; son nom ne s'était conservé que dans la Bible. Aujourd'hui, il est devenu vulgaire pour les assyriologues, qui rencontrent à chaque instant dans les inscriptions, depuis les plus anciennes jusqu'aux plus récentes, le titre de *sar Sumiri ma Akkadi*, « roi de Sumir et d'Akkad. » Accad, sur les monuments indigènes, désigne une ville, un pays et un peuple.

Sennachérib, dans l'inscription de Bavian, mentionne, à l'occasion de la seconde occupation de Babylone, un roi d'Accad, contemporain de Théglathphalasar I^{er}, roi de Ninive, vers 1130 avant Jésus-Christ :

48. Les dieux qui habitent là, les mains de mes soldats les prirent et les brisèrent..., leurs trésors ils emportèrent, Raman et Sala (?), les dieux

¹ Dr Kaulen, *Das Land Sinear und die Babylonischen Alterthümer*, dans le *Katholik*, 1863, t. I, p. 97.

² Lord Loftus, *Travels and Researches in Chaldæa and Susiana*, p. 162. — M. Ménant a reproduit, d'après le plan de Lord Loftus, les ruines de Warka, *Babylone et la Chaldée*, en face de la p. 63. Il décrit les ruines de la p. 65 à la p. 68. Voir aussi W. K. Loftus, *Warkah, its ruins and remains*, dans les *Transactions of the royal Society of Literature*, 1859, t. IV, p. 464.